

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1751

Lettre III. Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1771

que vous la puissiez trouver un peu libre de la part d'une femme.

* „Sexe peu généreux ! de prendre droit „de notre facilité pour nous mépriser, & „de nous accabler de reproches si nous paroissions trop severes. Voulez-vous nous „encourager à vous faire lire dans notre „cœur ? Jetez le masque vous mêmes, & „soyez sinceres. Vous parlez de coquetterie : c'est votre fausseté, qui force notre „Sexe à la dissimulation.“

Je suis obligée de quitter ici la plume, mais je compte de la reprendre bien tôt.

LETTRE III.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

13 & 14. Janv.

Telle fut la réponse de ma Sœur, & M. *Lovelace* eut la liberté de l'interpréter comme il le jugeoit à propos. Ce fut avec les apparences d'un vif regret, qu'il prit le parti de se rendre à des raisons si fortes. Je suis bien trompée, ma chere, si cet homme n'est un franc hypocrite. „Tant de réflexion „lution

* C'est la Traduction de six Vers Anglois,

„lution dans une jeune personne ! Une
„fermeté si noble ! Il falloit donc renoncer
„à l'espérance de faire changer des senti-
„mens, qu'elle n'avoit adoptés qu'après
„une mure délibération ! Il soupira, nous
„a dit ma Sœur, en prenant congé d'elle,
„Il soupira profondément. Il se saisit de sa
„main. Il y attacha ses lèvres avec une
„ardeur ! Il se retira d'un air si respectueux !
„Elle l'avoit encore devant les yeux ; toute
„piquée qu'elle étoit, il s'en fallut peu
„qu'elle ne fût sensible à la pitié.“ Bonne
preuve de ses intentions, que cette pitié ;
puisque dans ce moment il y avoit peu d'ap-
parence qu'il vint lui renouveler ses offres.
Après avoir quitté *Bella*, il passa dans l'ap-
partement de ma Mere, pour lui rendre
compte de sa mauvaise fortune ; mais dans
des termes si respectueux pour ma Sœur &
pour toute la Famille, & s'il faut en croire
les apparences, avec tant de chagrin de per-
dre l'espoir de notre alliance, qu'il laissa
dans l'esprit de tout le monde des impressi-
ons en sa faveur, & l'idée que cette affaire
ne manqueroit pas de se renouer. Je crois
vous avoir dit que mon Frere étoit alors
en Ecosse. *M. Lovelace*, reprit le chemin
de Londres, où il passa quinze jours entiers.
Il y rencontra mon Oncle *Antonin*, auquel
il se plaignit fort amèrement de la malheu-



reuse résolution que sa Nièce avoit formée de ne pas changer d'état. On reconnut bien alors que c'étoit une affaire tout à fait rompue.

Ma Sœur ne se manqua point à elle-même dans cette occasion. Elle se fit une vertu de la nécessité, & l'Amant fugitif parut devenir un tout autre homme à ses yeux. „ Un personnage rempli de vanité, qui con-
„ noissoit trop ses propres avantages ; bien
„ differens néanmoins de l'idée qu'elle en
„ avoit conçue. Froid & chaud par caprice
„ & par accès. Un amoureux intermittent,
„ comme la fièvre. Combien ne préféreroit-
„ elle pas un caractère solide, un homme
„ de vertu, un homme de bonnes mœurs ?
„ Sa Sœur Clary pouvoit regarder comme
„ une entreprise digne d'elle, d'engager un
„ homme de cette espece. Elle étoit pati-
„ ente. Elle avoit le talent de la persuasi-
„ on, pour le ramener de ses mauvaises ha-
„ bitudes ; mais pour elle, il ne lui falloit
„ pas un mari sur le cœur duquel elle ne
„ pourroit pas compter un moment. Elle
„ n'en auroit pas voulu pour tout l'or du
„ monde, & c'étoit dans la joie de son cœur,
„ qu'elle s'applaudissoit de l'avoir rejeté.“

Lorsque M. *Lovelace* fut revenu à la Campagne, il lui prit envie de rendre visite à mon Pere & à Mere, dans l'espérance,
leur

leur dit-il, que malgré le malheur qu'il avoit eu de manquer une alliance qu'il avoit ardemment désirée, il obtiendrait l'amitié d'une Famille pour laquelle il conserveroit toujours du respect. Malheureusement, si je puis le dire, j'étois au logis & présente à son arrivée. On observa que son attention fut toujours fixée sur moi.

Aussi-tôt qu'il fut parti, ma Sœur, qui n'avoit pas été la dernière à faire cette remarque, déclara, par une sorte de bravade, que si ses inclinations se tournoient vers moi, elle le favoriseroit volontiers. Ma Tante *Hervy* se trouvoit avec nous. Elle eut la bonté de dire que nous ferions le plus beau couple d'Angleterre, si ma Sœur n'y mettoit pas d'opposition. Un Non assurément, accompagné d'un mouvement dédaigneux, fût la réponse de ma Sœur. Il auroit été bien étrange qu'après un refus *murement délibéré*, il lui fut resté des prétentions. Ma Mere, déclara que son unique sujet de dégoût pour une alliance avec l'une ou l'autre de ses deux filles, étoit le reproche qu'il y avoit à faire à ses mœurs. Mon Oncle *Jules Harlove*, répondit avec bonté que sa fille *Clary*, c'est le nom qu'il a pris plaisir à me donner depuis mon enfance, seroit plus propre que toute autre femme à le réformer. Mon Oncle *Antonin* donna hautement son appro-



bation ; mais en la soumettant, comme ma Tante, aux résolutions de ma Sœur. Alors, elle affecta de répéter les marques de son mépris. Elle protesta que fût-il le seul de son Sexe en Angleterre, elle ne voudroit pas de lui, & qu'elle étoit prête à résigner par écrit toutes ses prétentions ; si Miss Clary s'étoit laissée éblouir par son clinquant, & si tout le monde approuvoit les vûes qu'il avoit sur elle.

Mon Pere, après avoir gardé long-tems le silence, étant pressé par mon Oncle Antonin d'expliquer son sentiment, apprit à l'assemblée que dès les premières visites de Mr. Lovelace, il avoit reçu une Lettre de son fils *James*, qu'il n'avoit montrée qu'à ma Mere, parce que le traité pour ma Sœur étoit déjà rompu ; que dans cette Lettre, son fils témoignoit beaucoup d'éloignement pour une alliance avec M. Lovelace, à cause de ses mauvaises mœurs ; qu'à la vérité il n'ignoroit pas qu'ils étoient mal ensemble depuis long-tems ; que voulant prévenir toute occasion de mésintelligence & d'animosité dans la Famille, il suspendroit la déclaration de ses sentimens, jusqu'à l'arrivée de mon Frere, pour se donner le tems d'entendre toutes ses objections ; qu'il étoit d'autant plus porté à cette condescendance pour son fils, qu'en général le caractère de

M. Lo-

M. Lovelace n'étoit pas trop bien établi ; qu'il avoit appris, & qu'il supposoit tout le monde informé, que c'étoit un homme sans conduite, qui s'étoit fort endetté dans ses voyages ; & dans le fond, lui plut-il d'ajouter, il a tout l'air d'un dissipateur.

J'ai scû toutes ces circonstances, en partie de ma Tante Hervey, en partie de ma Sœur ; car on m'avoit dit de me retirer lorsqu'on étoit entré en matiere. A mon retour, mon Oncle Antonin me demanda si j'aurois du goût pour M. Lovelace. Tout le monde, ajouta-t'il, s'étoit apperçû que j'avois fait sa conquête. Je répondis à cette question, point du tout. M. Lovelace paroît avoir trop bonne opinion de sa personne & de ses qualités, pour être jamais capable de beaucoup d'attention pour sa femme. Ma Sœur témoigna particulièrement qu'elle étoit satisfaite de ma réponse : elle la trouva juste, & loua fort mon jugement, apparemment parce qu'il s'accordoit avec le sien. Mais, dès le jour suivant, on vit arriver Mylord M... au Château d'Harlove. J'étois alors absente. Il fit sa demande dans les formes, en déclarant que l'ambition de sa Famille étoit de s'allier avec la nôtre, & qu'il se flattoit que la réponse de la cadette seroit plus favorable à son parent que celle de l'aînée. En un mot les visites de M.



Lovelace furent admises, comme celles d'un homme qui n'avoit pas mérité que notre Famille manquât de considération pour lui. Mais à l'égard de ses vûes sur moi, mon Pere remit à se déterminer après l'arrivée de son fils ; & pour le reste, on s'en reposa sur ma discrétion. Mes objections contre lui étoient toujours les mêmes. Le tems nous rendit plus familiers ; mais je ne voulus jamais entendre de lui que des discours généraux, & je ne lui donnai aucune occasion de m'entretenir en particulier.

Il supporta cette conduite avec plus de résignation qu'on n'en devoit attendre de son caractère naturel, qui passe pour vif & ardent ; ce qui lui vient sans doute de n'avoir jamais été contrarié dès l'enfance : cas trop ordinaire dans les grandes Familles, où il n'y a qu'un seul fils. Sa mere n'a jamais eu d'autre enfant que lui. Mais sa patience, comme je vous l'ai déjà dit, ne m'empêchoit pas de remarquer que dans la bonne opinion qu'il a de lui-même, il ne doutoit pas que son mérite ne le fit parvenir insensiblement à m'engager ; & s'il y parvenoit une fois, dit-il un jour à ma Tante Hervey, il se promettoit que l'impression seroit durable dans un caractère aussi solide que le mien. Pendant ce tems-là ma Sœur
expli-

expliquoit sa modération dans un autre sens, qui auroit peut-être eu plus de force, de la part d'un esprit moins prévenu. „ C'étoit „ un homme qui n'avoit point de passion „ pour le mariage, & qui étoit capable de „ s'attacher à trente Maîtresses. “ Ce dé- „ lai convenoit également à son humeur vo- „ lage & au rôle d'indifférence que je jouois „ parfaitement. Ce fût son obligeante ex- „ pression.

Quelque motif qu'il pût avoir pour ne pas se laisser d'une patience si opposée à son naturel, & dans une occasion où l'on sup- posoit qu'au moins du côté de la fortune, l'objet de ses recherches devoit exciter sa plus vive attention, il est certain qu'il évita par-là quantité de mortifications ; car pendant que mon Pere suspendoit son approbation jusqu'à l'arrivée de mon Frere, il reçût de tout le monde les civilités qui étoient dûes à sa naissance, & quoique de tems en tems il nous vint des rapports qui n'étoient pas à l'honneur de sa morale, nous ne pouvions l'interroger là-dessus, sans lui donner plus d'avantage que la prudence ne le permettoit dans la situation où il étoit avec nous ; puisqu'il y avoit beaucoup plus d'apparence que sa recherche seroit refusée, qu'il n'y en avoit qu'elle pût être acceptée. Il se trouva ainsi presque le maître du ton qu'il voulut



voulut prendre dans notre Famille. Comme on ne remarquoit rien dans sa conduite qui ne fût extrêmement respectueux & qu'on n'avoit à se plaindre d'aucune importunité violente, on parut prendre beaucoup de goût aux agrémens de sa conversation. Pour moi, je le considérois sur le pied de nos compagnies ordinaires; & lorsque je le voyois entrer ou sortir, je ne croyois pas avoir plus de part à ses visites que le reste de la Famille.

Cependant cette indifférence de ma part servit à lui procurer un fort grand avantage. Elle devint comme le fondement de cette correspondance par Lettres qui suivit bientôt, & dans laquelle je ne serois pas entrée avec tant de complaisance, si elle n'eût été commencée lorsque les animosités éclatèrent. Mon oncle Hervey est Tuteur d'un jeune homme de qualité, qu'il se propose de faire partir dans un an ou deux, pour entreprendre ce qu'on appelle *le grand tour*. M. Lovelace lui paroissant capable de donner beaucoup de lumières sur tout ce qui mérite les observations d'un jeune voyageur, il le pria de lui faire, par écrit, une description des Cours & des Pays qu'il avoit visités, avec des remarques sur ce qu'il y avoit vu de plus curieux. Il y consentit, à condition que je me chargerois de la direction & de l'arrangement de ce qu'il nommoit les
sujets

sujets. On avoit entendu vanter sa maniere d'écrire. On se figura que ses relations pourroient- être un amusement agréable pendant les soirées d'Hiver, & que devant être lûes en pleine assemblée, avant que d'être livrées au jeune voyageur, elles ne lui donneroient aucune occasion de s'adresser particulièrement à moi. Je ne fis pas scrupule d'écrire, pour lui proposer quelquefois des doutes, ou pour lui demander des éclaircissmens qui tournoient à l'instruction commune : j'en fis peut-être d'autant moins que j'aime à me servir de ma plume; & ceux qui sont dans ce goût, comme vous savez, se plaisent beaucoup à l'exercer. Ainsi, avec le consentement de tout le monde & les instances de mon oncle Herve, je me persuadai que de faire seule la scrupuleuse, c'eut été une affectation particulière, dont un homme vain pouvoit tirer avantage, & sur laquelle ma sœur n'auroit pas manqué de faire des réflexions.

Vous avez vû quelques-unes de ces Lettres, qui ne vous ont pas déplû, & nous avons crû reconnoître vous & moi que M. Lovelace étoit un observateur au-dessus du commun. Ma Sœur convint elle-même qu'il avoit quelque talent pour écrire, & qu'il n'entendoit pas mal les descriptions.



criptions. Mon pere, qui a voyagé dans sa jeunesse, avoit que ses observations étoient curieuses, & qu'elles marquoient beaucoup de lecture, de jugement & de goût.

Telle fut l'origine d'une sorte de correspondance qui s'établit entre lui & moi, avec l'approbation générale; tandis qu'on ne cessoit pas d'admirer, & qu'on prenoit plaisir à voir sa *patiente vénération* pour moi; c'est ainsi que tout le monde la nommoit. Cependant on ne doutoit pas qu'il ne se rendit bien-tôt plus importun, parceque ses visites devenoient plus fréquentes, & qu'il ne déguisa point à ma tante Hervey une vive passion pour moi, accompagnée, lui dit-il, d'une crainte qu'il n'avoit jamais connue, à laquelle il attribuoit ce qu'il nomma sa soumission apparente aux volontés de mon pere, & la distance où je le tenois de moi. Au fond, ma chere, c'est peut-être sa méthode ordinaire avec notre sexe; car n'a-t'il pas eu d'abord les mêmes respects pour ma sœur? En même-temps mon pere, qui s'attendoit à se voir importuné, tenoit prêts tous les rapports qu'on lui avoit faits à son désavantage, pour lui en faire autant d'objections contre ses vûes. Je vous assure que ce dessein s'accordoit avec mes desirs. Pouvois-je pen-
ser

fer autrement ? & celle qui avoit rejeté M. *Wyerly*, parceque ses opinions étoient trop libres, n'auroit-elle pas été inexcusable de recevoir les soins d'un autre, dont la pratique l'étoit encore plus ?

Mais je dois avouer que dans les Lettres qu'il m'écrivoit sur le sujet général, il en renferma plusieurs fois une particulière, où il me déclaroit les sentimens passionnés de son estime, en se plaignant de ma réserve avec assez de chaleur. Je ne lui marquai pas que j'y eusse fait la moindre attention. Ne lui ayant jamais écrit que sur des matieres communes, je crus devoir passer sur ce qu'il m'écrivoit de particulier, comme si je ne m'en étois point apperçue ; d'autant plus que les applaudissemens qu'on donnoit à ses Lettres, ne me laissoient plus la liberté de rompre notre correspondance sans en découvrir la véritable raison. D'ailleurs, au travers de ses respectueuses assiduités, il étoit aisé de remarquer, quand son caractère auroit été moins connu, qu'il étoit naturellement hautain & violent ; & j'avois assez vû de cette esprit intraitable dans mon frere, pour ne pas l'aimer beaucoup dans un homme qui espéroit m'appartenir encore de plus près.

Je fis un petit essai de cette humeur, dans l'occasion même dont je parle. Après avoir



avoir joint, pour la troisième fois, une Lettre particuliere à la Lettre générale, il me demanda, dans sa première visite, si je ne l'avois pas reçue. Je lui dis que je ne ferois jamais de réponse aux Lettres de cette nature, & que j'avois attendu l'occasion qu'il m'offroit pour l'en assurer. Je le priai de ne m'en plus écrire, & je lui déclarai que s'il le faisoit encore, je lui renverrois les deux Lettres, & qu'il n'auroit plus une ligne de moi.

Vous ne sauriez vous imaginer l'air d'arrogance qui se peignit dans ses yeux, comme si ç'eut été lui manquer que de n'être pas plus sensible à ses soins; ni ce qu'il lui en conta, lorsqu'il se fut un peu remis, pour faire succéder un air plus doux à cet air hautain. Mais je ne lui fis pas connoître que je m'étois apperçue de l'un ni de l'autre. Il me sembla que le meilleur parti étoit de le convaincre, par la froideur & l'indifférence avec laquelle j'arrétois des espérances trop promptes, sans affecter néanmoins d'orgueil ni de vanité, qu'il n'étoit pas assez considérable à mes yeux pour me faire trouver facilement un sujet d'offense dans son air & dans ses discours; ou, ce qui revient au même, que je ne me souciois point assez de lui pour m'embarasser de lui faire connoître mes sentimens par
des